

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Petites agonies

André Vanasse

Numéro 108, hiver 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37573ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (2002). Petites agonies. *Lettres québécoises*, (108), 3-3.

Petites agonies

Il suffit parfois d'un seul événement pour que tout se mette en place et que l'on voie les choses avec clarté. J'ai l'impression que c'est ce qui m'est arrivé récemment. Je préférerais cependant être dans l'erreur.

D I R E C T E U R

ANDRÉ VANASSE



QUAND J'AI APPRIS LA FERMETURE DE LA LIBRAIRIE HERMÈS, je me suis senti triste. Une partie de moi disparaissait avec cette librairie. À vrai dire, je n'étais pas un habitué des lieux. Je connaissais cependant Élisabeth Marchaudon avec qui j'avais parfois travaillé. Elle avait la passion de son métier et c'est ce qui me la rendait sympathique.

Il est difficile de dire pourquoi cette fermeture m'est apparue comme un événement prémonitoire. Ainsi, quand la librairie l'Androgyne a fermé ses portes, j'ai compris que l'ère des petites librairies tenues par les inconditionnels du livre tirait à sa fin. Brusquement il m'a semblé que nous entrions dans une ère nouvelle, qui n'était pas nécessairement celle que j'avais espérée...

L'évidence m'a frappé de plein fouet : il n'avait fallu que dix ans pour que les chaînes Renaud-Bray et Archambault s'imposent et fassent ainsi la preuve que, dorénavant, il faut jouer gros pour subsister. Hermès et l'Androgyne ont payé le prix de la nouvelle économie. Pas de place pour les petits.

Il faut se faire une raison. Tout se joue à une grande échelle. Cette vérité vaut, semble-t-il, tout autant pour la littérature que pour les avions. À preuve, les Libre Expression, Alain Stanké, Logiques, Trécaré, tous avalés par les gros. À ce rythme, il n'est pas loin le temps où tout le paysage de l'édition sera sous la coupole de Québecor ou encore, ce qui n'est guère mieux, sous celle de Bertelsmann, le plus gros éditeur du monde.

Le pire est que cette logique de la mondialisation fait sentir partout ses effets pervers. Au même moment où l'on assistait à la mise en place des grandes chaînes du livre, se livrait un furieux débat sur la place de la littérature dans nos écoles. Finalement, ce sont les tenants de la théorie de Jean Larose qui ont gagné la partie en convainquant les hautes autorités qu'il était ridicule de faire de la littérature québécoise la littérature d'enseignement dans les cégeps du Québec et qu'il fallait plutôt enseigner la littérature dite « universelle ».

Ainsi, après trente ans d'un règne considéré presque comme honteux, le ministère de l'Éducation a refait les programmes d'enseignement au niveau collégial. Ce qui s'enseigne aujourd'hui, ce sont les auteurs français. Tout étudiant qui entre au cégep doit obligatoirement suivre les cours 101 et 102 portant sur la littérature française du Moyen Âge au milieu du XX^e siècle.

Si certains ont applaudi, d'autres ne s'en sont pas remis, car c'est toute l'institution littéraire québécoise qui est touchée par ce nouveau programme. Avec un seul cours de littérature québécoise obligatoire au cégep, les éditeurs québécois paient dramatiquement le prix d'une politique qui leur scie les jambes et les jette dans la misère. Comment survivre si les auteurs québécois n'ont plus la place d'honneur qu'ils occupaient dans plusieurs cégeps de la province ? Les gagnants, ce sont évidemment les éditeurs français ; les Maupassant, Molière, Balzac et

consorts sont enfin remis à l'honneur, eux qui régnaient sans conteste avant que ne vienne cette invraisemblable Révolution tranquille.

Et qu'on ne vienne pas me faire croire qu'il était impossible d'imaginer un programme qui, partant de notre littérature, aurait fait le pont avec les grandes littératures du monde occidental. Il aurait suffi d'un peu d'intelligence, d'un sens de la synthèse et d'une capacité de renouveler notre approche littéraire. Au lieu de cela, on est revenu aux bons vieux manuels littéraires des années cinquante et on a concocté un programme qui ressemblait à du réchauffé.

Je me demande même si ce n'est pas à cause de cette frénésie du plus gros et du plus grand que les émissions culturelles ont été presque systématiquement rayées de la radio et de la télévision. J'exagère, je le sais. Une chose est certaine cependant : la couverture des événements littéraires sera d'une pauvreté absolument désolante cette année.

Quand on constate les pertes enregistrées (pour parler le langage des technocrates) par l'institution littéraire dans les médias, il est clair que le recul est considérable. Les protestations de l'Union des écrivains et écrivains québécois (UNEQ), celles de l'Académie des lettres du Québec (ALQ), celles de milliers d'autres personnes n'ont pas eu l'heur d'ébranler les décideurs de la radio et de la télévision. Ce qui les énerve, c'est plutôt la sacrosainte cote d'écoute où la loi du plus grand nombre a préséance sur toute autre considération. Les intellectuels et gens cultivés auront beau alimenter généreusement les gouvernements de leurs taxes (ils ont en général de très bons revenus), ils ne feront jamais le poids. On assiste plutôt à la mise en forme d'une nouvelle politique de gestion fondée uniquement sur des questions de rentabilité. L'avenir nous dira si cette sombre hypothèse est fondée. À vue d'œil, cela semble bien être le cas.

Mon humeur, vous l'aurez sûrement compris, est passablement sombre. Ces librairies fermées, ces trous dans l'enseignement, ces émissions culturelles rayées des horaires me tuent et me laissent craindre que le livre et la littérature soient entrés dans une lente mais irréversible agonie.

Si l'on pousse la logique jusqu'au bout, il est à craindre que ne resteront bientôt sur les tablettes des mégalibrairies que des best-sellers internationaux fabriqués sur mesure pour une clientèle universelle. Quant aux littératures nationales, elles risquent dans ces conditions d'être perçues comme des étoiles mortes.

Si c'était le cas, ce serait pour moi la pire des défaites : une vie consacrée à défendre ma littérature nationale et le sentiment que j'ai travaillé pour rien.